



**LA BEAUTÉ DEVANT MOI FASSE
QUE JE MARCHE...**

La beauté devant moi fasse que je marche
La beauté derrière moi fasse que je marche
La beauté au-dessus de moi fasse que je marche
La beauté au-dessous de moi fasse que je marche
La beauté tout autour de moi fasse que je marche

Kledze hatal – Les chants sacrés qui appartiennent à la nuit.

Partout dans le monde, il y a des récits qui remontent le temps.
Au long des générations, vers les origines premières.
Au moment de la naissance des premières êtres humains.
Et avant encore.
Aux âges obscurs qui les ont précédés et ont permis leur naissance.

Dans chaque peuple, dans chaque culture, dans chaque région de chaque continent où nos ancêtres ont posé le pied, il y a des récits qui disent le commencement du monde.

Dans chaque région du monde, un jour, le monde est apparu. Et chacun de ces récits, étrangement, partout, pour chaque peuple, n'est pas seulement l'histoire de l'émergence du monde.

Il est aussi le récit de sa propre naissance.

*En premier [En tête], l'Éternel créa la terre et les cieux.
La terre était informe et vide. Il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme et l'esprit de Dieu planait sur la face des eaux.*

Retrouver l'aube : quelques citations...

« Un livre dont vous êtes – dont nous sommes, tous, chacun de nous, avec nos premiers ancêtres qui ont arpenté la terre, avec les chants de la nature, venus du fond des âges, avec la tendresse qui accueille les nouveau-nés *dans la lumière chaude du matin* – les héros. Dans chaque aube qui se lève, en nous et autour de nous, et qui nous fait retrouver la lumière et l'espérance. » (Page 430)

L'image qui manque...

Page 37 : Qu'est-ce que voir ?

Pour Ramachandran, voir, c'est, en permanence, tenter de résoudre une énigme.
Cette tenter de reconstruire une autre réalité, derrière celle que nous percevons.

Page 45 : Auster dans Winter journal-chronique d'hiver « *Tu ne peux pas te voir. Tu sais à quoi tu ressembles grâce aux miroirs et aux photos, mais dehors, dans le monde, pendant que tu te déplaces parmi tes compagnons, les autres êtres humains, qu'ils soient amis ou étrangers, ou qu'ils soient le plus intimement aimés, ton visage t'est invisible. Nous sommes tous étrangers à nous-mêmes et, si nous avons le moindre sens de qui nous sommes, c'est seulement parce que nous vivons à l'intérieur du regard des autres.* »

Page 101 : « *Rien de plus mouvant que le passé, écrit Quignard. Le présent ne cesse de réordonner ce qui l'alimente.* »
Ou, comme le disait un jour un historien : « *Dans mon domaine aussi on ne sait jamais de quoi hier sera fait.* »

Page 131 : Notre façon de voir dépend de ce que nous savons ou de ce que nous croyons.
L'histoire, c'est toujours le rapport entre un présent et son passé

La chose la plus étrange que j'ai jamais vue...

Page 135 : Les analyses d'ADN anciens et d'ADN des hommes et des femmes d'aujourd'hui suggèrent que les derniers ancêtres hominins communs aux hommes et aux femmes modernes et aux hommes et aux femmes de *Neandertal* vivaient il y a environ six cent mille ans. Ces derniers ancêtres communs appartenaient vraisemblablement à la lignée *Homo erectus* et vivaient probablement en Afrique.

Page 198 : Les peuples premiers, tribaux ou aborigènes, constituent au moins cinq mille groupes humains représentant 370 millions de personnes qui vivent dans plus de 70 pays sur cinq continents.
Exclues des processus décisionnels, bon nombre de ces populations ont été marginalisées, exploitées, assimilées par la force et soumises à la répression, à la torture et au meurtre lorsqu'elles se sont exprimées ouvertement pour défendre leurs droits. Par peur des persécutions, elles vont souvent se réfugier à l'étranger, où elles doivent parfois taire leur identité et renoncer à leur langue et à leurs coutumes traditionnelles.

Les archives du sanctuaire sauvage...

Page 206 : Cela fait près de 45 ans que Bernie Krause enregistre la musique de la nature.

« *Dans les paysages de sons, dit Krause, il y a les voies humaines, les sons des instruments et le vacarme produit par nos innombrables machines.*

Ces bruits d'origine humaine, envahissent de plus en plus le monde, se surimposant au chant de la terre et du vivant ».

Page 301 : À mesure que les chercheurs deviennent de plus en plus attentifs aux modes de communication de nos cousins non humains, les frontières du *propre de l'homme* apparaissent, pour reprendre les mots de Darwin, comme *des différences de degrés et non pas de nature*.

Et nous pouvons commencer à tenter d'imaginer comment les premières langues orales ont pu apparaître puis se diversifier chez nos lointains ancêtres.

Page 290 : Mais l'animal qui pousse ces cris d'alarme a-t-il véritablement pour intention d'informer la collectivité de ce qu'il a perçu et interprété ?

Le monde de Je et Tu...

Page 343 : Siri Hurstvedt « *Le monde subjectif est aussi un monde intersubjectif, le monde de « je » et « tu », et tracer une frontière entre les deux n'est pas facile, parce que les autres font partie de nous.* »

Page 346 : Il y a en nous une fenêtre continuellement ouverte sur les reflets que nous percevons des mondes intérieurs des autres.

Ce qu'il y a de plus inaccessible chez les autres, leur univers mental, fait aussi partie de nous.

Page 347 : L'empathie est cette capacité ancestrale et universelle que nous avons de lire sur le corps des autres ce qui traverse leur esprit, les émotions, les joies, les peurs, les peines qu'expriment leurs visages, leurs regards, leurs gestes.

Cette extraordinaire capacité que nous avons de nous mettre à la place des autres, de vivre en nous ce que vivent les autres, d'anticiper leurs actions à partir de notre propre expérience, de deviner leurs attentes, et de les devancer, de nous projeter dans leur présent et dans leur avenir.

De faire de l'histoire qu'ils vivent à la première personne du singulier notre propre histoire. Tout en sentant dans le même temps que ce n'est pas de nous qu'il s'agit, mais d'eux.

Page 350 : Nous vivons en nous la souffrance que nous percevons chez les autres mais, dans le même temps, nous savons aussi qu'il s'agit de l'autre. Nous savons que la source de notre douleur n'est pas dans notre corps. Ce n'est pas vers nous que nous nous tournons pour nous soulager, c'est vers l'autre.

Page 351 : « *Rien ne devient jamais réel tant qu'on ne l'a pas ressenti* », avait écrit un siècle plus tôt le poète John Keats.

Page 354 : Le mot émotion, *e-motio* vient du latin *e-movere*- bouger hors de, sortirent de. Il signifie littéralement ce qui nous meut, ce qui nous met en mouvement.

« *Lorsque nous contemplons le tableau, disait Alberti il y a près de 600 ans, c'est à partir de la vue des mouvements des corps des personnages que nous comprenons les mouvements de leur âme.* »

Page 357 : Et il faut donner leur part à la fois à l'émotion et à la raison, aux arts et aux sciences.

Page 358 : « *L'imagination est plus importante que la connaissance, disait Einstein. Car la connaissance est limitée, alors que l'imagination peut embrasser l'univers entier.* »

Une source de joie

Page 367 : Comprendre un récit, c'est non seulement être capable d'anticiper, mais aussi être capable de corriger, en permanence, nos prédictions en fonction de ce que nous venons d'apprendre. Nous adapter continuellement à l'autre.

Page 366 : Comprendre, c'est aussi, et peut-être surtout, faire appel à notre imagination. Précéder l'autre au long de la piste qu'il est en train de tracer.

Et, dans le même temps, continuellement, vérifier *a posteriori* que le chemin sur lequel nous nous sommes avancés est bien celui qu'a emprunté le narrateur. Vérifier, en permanence, que nous ne nous sommes pas égarés.

C'est être continuellement en chemin entre l'avenir et le passé.

C'est être à la fois *en retard* sur le conteur, ce léger retard d'une à trois secondes avec lequel l'écho, le reflet de son récit s'imprime en nous.

Et *en avance* sur le conteur, cette avance de trois à six secondes que nous prenons à préfigurer la signification de l'histoire qu'il est en train de nous raconter.

Page 367 : Comprendre un récit, c'est non seulement être capable d'anticiper, mais aussi être capable de corriger, en permanence, nos prédictions en fonction de ce que nous venons d'apprendre. Nous adapter continuellement à l'autre.

Il y a probablement une autre dimension, encore, dans cette forme de partage.

Elle concerne les relations étranges entre découverte et répétition.

Et, au-delà de la philosophie, c'est probablement le fait d'apprendre, d'aller à la recherche de la connaissance, qui est, en soi, source de joie.

Le plaisir de partir à la rencontre de l'inconnu, de la nouveauté, et de les transformer en présence familière.

Page 368 : Sigmund Freud propose que *toute pulsion, tout désir correspond à un besoin inhérent à tout être vivant de restaurer un état antérieur qu'il a été obligé de quitter sous la pression de forces extérieures.*

Il compare cette tendance à un besoin de retour à l'état antérieur, à une forme d'élasticité, à l'expression d'une forme d'inertie qui serait inhérente à la vie.

Page 369 : « *Découvrir la nouveauté est source de joie* », dit Épicure.

« *Revivre une expérience passée est source de plaisir* », dit Freud.

La recherche, l'apprentissage, la joie de découvrir une connaissance nouvelle pourraient-ils être un étrange et merveilleux mélange de répétition et de nouveauté ?

Pourraient-ils être la répétition, la ré-expérience d'une joie ancienne – celle d'apprendre, de découvrir ce que l'on ne connaissait pas ?

Page 371 : Car l'inconnu, quand il nous sera devenu familier, nous apparaîtra par là même, de manière apparemment paradoxale, sous une forme nouvelle.

Entendre un récit – une aventure vécue, un conte, une légende, un roman, un poème...

Il y a dans cette aventure étrange, qui nous fait en permanence devancer le récit que nous sommes en train d'entendre, à la fois le plaisir de la découverte et l'anticipation du plaisir de la répétition – réentendre, pour la deuxième fois, la suite de l'histoire que nous avons déjà entendue en nous la racontant.

Dans la lumière chaude du matin...

Page 384 : Il y a une tendance innée, spontanée, à adapter, à accorder son comportement à celui des autres.

Les réseaux miroirs sont en place dès la naissance.

Ces réseaux miroirs dont Giacomo Rizzolatti dit *qu'ils révèlent à quel point est profondément ancré en nous le lien qui nous rattache aux autres ou, en d'autres termes, à quel point serait étrange l'idée d'un **Je** qui existerait en l'absence d'un **Nous**.*

Page 390 : Le tout petit enfant ne cesse d'apprendre, et d'intégrer ce qu'il apprend de ses perceptions et de ses actions, et de le projeter dans sa relation à l'autre.

Des études indiquent qu'à l'âge de 18 mois, quand de tout petits enfants voient un adulte essayer de manipuler un objet, ouvrir une boîte par exemple et ne pas réussir – car les chercheurs lui ont demandé de faire en sorte de ne pas réussir, par exemple en laissant ses mains déraiser sur le couvercle de la boîte – les petits ne copient pas la séquence exacte des gestes de l'adulte, de la tentative à l'échec.

Ils ouvrent la boîte.

Ce qu'ils ont imité ce ne sont pas les gestes de l'adulte, mais son intention.

Page 391 : « *L'empathie, écrit Frans de Waal, est probablement apparue avec le soin parental tel qu'il se manifeste chez les mammifères et chez les oiseaux.* »

Page 397 : Nous naissons immatures, puis nous nous inventons dans notre relation aux autres.

Page 404 : Les actes qui sont en accord avec la Nature, comme aider les autres, portent en eux même leur propre récompense. Comment, dans ce cas, peux-tu te lasser d'aider les autres, quand en aidant les autres, tu t'aides toi-même ?

... Avant d'être nés à nous-mêmes, nous sommes nés des autres et nés aux autres.

Ainsi débute *La Genèse*. Le récit de la création de l'univers, du monde vivant et de l'être humain, qui fonde, au Moyen-Orient, les trois grandes religions monothéistes.

Avant le commencement de toute création, seul Awonawilona, Celui-qui-crée-et-qui-contient-Tout, le Père de la paternité de toutes choses, seul Awonawilona possédait l'être.

Il n'y avait absolument rien d'autre dans le grand espace des temps, sinon une noire obscurité

Et partout, le vide et la désolation.

Ainsi commence le récit de la création du monde de la nation Zuni, un peuple d'agriculteurs amérindiens profondément religieux.

Au commencement de la création absolue, Awonawilona [le Père de la paternité de toutes choses] suscita un engendrement en lui-même et projeta ses pensées dans l'espace de sorte que des nuées et des vapeurs de croissance connurent le développement et l'expansion.

Ainsi, au moyen de son savoir inné, Celui-qui-contient-tout se créa lui-même en la personne et la forme du Soleil que nous tenons pour être notre père et qui en vint ainsi à exister et à apparaître. Avec son apparition, vint la lumière, qui éclaircit les espaces, et, avec l'éclaircissement des espaces, les grandes brumes s'unirent, s'épaissirent et tombèrent, de sorte que l'eau se forma par l'eau; oui, et la mer qui soutient le monde.

De la surface de sa personne ayant tiré sa part de substance charnelle, le Soleil-père forma la matière séminale des deux mondes; il en féconda les eaux immenses, et voici que, de la chaleur de sa lumière, ces eaux marines devinrent vertes et que des écumes apparurent sur elles, grandissant et s'alourdissant jusqu'à ce qu'elles deviennent Awitelin-Tsita, la « Terre-mère- quatre-fois-réceptacle » et Apoyan Tā'chu, le « Ciel-père-qui-recouvre-tout ».

De la copulation fécondatrice d'Awitelin-Tsita et d'Apoyan-Tā'chu, étendus sur les eaux immenses, la vie terrestre fut conçue; ainsi naquirent tous les êtres de la terre, les hommes et les créatures, dans la quadruple matrice du monde.

Le mythe Zuni – poursuit Élise Marienstras dans un beau livre, *La résistance indienne aux États-Unis – dit ensuite comment la Terre-mère repoussa le Ciel et sépara les deux mondes; comment, prévoyant le malheur, elle garda longtemps sa progéniture en son sein; comment, enfin, elle s'associa avec le Ciel pour que « leur progéniture innombrable » s'oriente dans l'espace, trouve des abris et pourvoie à sa subsistance :*

Oui, dit [Awitelin-Tsita, la Terre-mère-quatre-fois-réceptacle], et de son sein ils tireront leur nourriture, car c'est ainsi qu'ils trouveront la substance de vie dont nous-mêmes nous avons été nourris.

Au moment où Christophe Colomb aborde, à l'automne 1492, l'île que les Arawaks appellent *Mamana* et qu'il nommera Santa Maria – confondant les Arawaks avec des habitants des Indes qu'il croit avoir gagnées par la mer en voguant vers l'ouest –, l'ensemble du continent qu'on allait appeler les Amériques était depuis longtemps habité par plusieurs centaines de nations.

On estime aujourd'hui que, lors de l'arrivée de Christophe Colomb, la population du continent américain comptait une centaine de millions d'habitants, dont dix à douze millions vivaient sur le territoire actuel des États-Unis.

Les premiers immigrants venaient de Sibérie. Ils avaient posé le pied en Alaska il y a environ 17 000 ans.

Et des études publiées au début de l'année 2014 suggèrent qu'ils étaient les descendants des unions qui avaient eu lieu,